

**Écrire l'Afrique contemporaine de l'intérieur.
Conquête du mouvement et quête identitaire dans *Tous les chemins mènent à l'Autre* de Janis Otsiémi**

(Escribir el África contemporánea desde el interior. Conquista del movimiento y búsqueda de identidad en *Tous les chemins à l'Autre* de Janis Otsiémi)

(Writing Contemporary Africa From The Interior. Conquest of movement and identity quest in Janis Otsiemi's *Tous les chemins mènent à l'Autre*)

Sylvère Mbondobari

Université de Bayreuth, Chaire de Littérature Générale et Comparée, 95440 Bayreuth, Allemagne. Tél. : (+49) 921 553565. Courriel : msvlyere@hotmail.com

BIBLID [1132-3310 (2004) 13, 209-228]

Résumé

Le roman *Tous les chemins mènent à l'autre* entreprend de montrer la dimension psychologique des bouleversements socio-politiques au Gabon. Dès l'incipit, Janis Otsiémi plonge le lecteur dans le subconscient de Loye, un jeune habitant de la capitale gabonaise, Libreville. Il nous présente un environnement qui étouffe, écrase et broie l'individu. L'univers décrit symbolise l'exclusion, la privation, et l'étouffement de l'esprit.

Mots-clés : Errance. Identité. Suicide. Roman psychologique. Littérature gabonaise.

Resumen

La novela *Tous les chemins mènent à l'Autre* muestra la dimensión psicológica de los cambios socio-políticos en Gabón. Desde el principio, Janis Otsiémi introduce al lector en el subconsciente de Loye, un joven que vive en la capital gabonesa, Libreville. La novela presenta un entorno que asfixia, destroza y anula al individuo. El universo descrito simboliza la exclusión, la privación y el ahogo moral.

Palabras clave : Itinerancia. Identidad. Suicidio. Novela psicológica. Literatura gabonesa.

Abstract

The novel *Tous les chemins mènent à l'autre* undertakes to show the psychological dimension of the socio-political distresses in Gabon. Since the incipit Janis Otsiémi dives the reader in the subconscious of Loye, a young inhabitant of the Gabonese capital Libreville. He presents us an environment that chokes, crushes and grinds the individual. The described universe symbolizes the exclusion, the deprivation and the suffocation of minds.

Keywords : Itinerant. Identity. Suicide. Psychological Novel. Gabonese Literature.

Introduction

Au début de cette étude, une constatation s'impose : dans la masse des écrits d'un demi-siècle de littérature africaine d'expression française, les thèmes relatifs aux crises psychologiques occupent une place importante (Utudjian, 1980). La présentation de la situation coloniale, l'euphorie des indépendances, l'intérêt suscité par les interrogations sur la langue et l'identité, la passion pour l'analyse psychologique du sujet africain convergent pour expliquer l'intérêt de cette thématique. Toutefois, si l'on excepte *L'aventure ambiguë* (1961) du Sénégalais C. H. Kane, *Entre les eaux* (1973) et *L'écart* (1979) du Congolais V. Y. Mudimbe, rares sont les œuvres dans lesquelles l'état psychique des personnages peut-être considéré comme le centre de gravité thématique. La littérature sur la colonisation européenne, sur les dictatures post-coloniales et sur l'exil est infiniment plus abondante, sinon plus originale.

Cette absence justifie l'intérêt suscité par le premier roman du jeune auteur gabonais Janis Otsiémi, qui, en somme, laisse percevoir les tensions latentes dues à la crise sociale et psychologique que traversent les jeunes dans plusieurs pays africains. *Tous les chemins mènent à l'Autre*¹ est une sorte de monologue lyrique d'un personnage tragique, Loye, racontant l'histoire de son infortune et de sa détresse. Victime d'un accident de la circulation qui l'a plongé dans un coma de trois jours, le héros à la fois narrateur omniscient, victime et témoin raconte sa quête identitaire après une transplantation du rein. Au cours de cette quête, le lecteur est invité à revivre les événements qui ont précédé et suivi

¹ Il s'agit du premier roman de Janis Otsiémi. Si l'on excepte quelques afféteries de langage, l'auteur a su éviter certains écueils auxquels se heurtent d'ordinaire les jeunes auteurs. Toutefois une question se pose, celle du genre. L'auteur semble hésiter entre plusieurs attitudes narratives. Cette hésitation entre la prose et la poésie peut à la rigueur être interprétée comme signe d'une recherche identitaire. Lire Mbondobari (2002b).

l'accident, d'abord par ordre d'intensité puis chronologiquement. Otsiémi entraîne le lecteur dans une sorte d'odyssée intérieure, où il le confronte aux méditations des différentes personnalités qui grouillent au fond du personnage principal. Si la transplantation ne met pas en danger les fonctions vitales de Loye, elle n'en menace pas moins son équilibre psychique, et surtout, elle le détruit sur un autre plan en lui faisant mesurer la fragilité des relations sociales et l'inanité de la foi en l'avenir. Le désespoir né de l'accident va s'accroître au fur et à mesure que Loye découvre sa nouvelle identité, et cette fois, l'acte chirurgical n'en est plus la seule cause ; l'environnement social et politique semble également mis en cause.

Ce drame est d'une extrême importance non seulement parce qu'il nous renseigne de l'intérieur sur les tenants et les aboutissants d'une crise psychologique qui reflète la situation des jeunes en Afrique et dans l'ensemble du contexte contemporain, mais aussi parce que nous y trouvons, plus clairement que chez Hubert Freddy Ndong Mbeng² (1992) et Ahmadou Kourouma (2000), la révélation spontanée et sans défiance de certains traits, de certaines constantes psychologiques du jeune des quartiers populaires africains.

Notre étude porte d'abord sur ce qui inspire à Loye, le personnage principal, le désir de fuir vers un ailleurs mental qui représente la liberté. Dans ce cas précis, il s'agit de comprendre ce que cherche Loye ou ce qu'il espère trouver, s'il le sait. Nous tenterons dans cette analyse de tirer du texte même les éléments d'une interprétation de l'œuvre et de définir le projet romanesque de l'auteur.

² Lire notre étude sur Hubert Freddy Ndong Mbeng, Mbondobari (2002a).

1. Originalité et spécificité de *Tous les chemins mènent à l'Autre*

Rien ne permet a priori de donner de cette œuvre une interprétation avant tout sociale ou politique, qui serait certainement trop restrictive. Dans ce roman on assiste à une réhabilitation du Sujet dans une société africaine de moins en moins collectiviste, où toute action est aujourd'hui commandée par l'instinct de survie. C'est donc par le Sujet que nous allons commencer notre analyse.

Le héros du roman africain a été, à quelques exceptions près³, souvent perçu uniquement comme un être social. Les auteurs s'appliquaient à décrire soit ses réflexions et ses mouvements dans la société traditionnelle, en ville dans une administration corrompue ou en exil dans un pays européen, soit à mettre le lecteur en face d'un système dictatorial⁴. Or Janis Otsiémi n'évoque à aucun moment ces thèmes pourtant récurrents dans la littérature africaine : on ne trouve pas d'écho direct de la corruption, des détournements des deniers publics, des injustices sociales, du non-respect des libertés élémentaires, des luttes politiques et ethniques, de la guerre dans son roman. Mais ce n'est pas là indifférence ou refus d'engagement : disons qu'il choisit un moyen plus subtil, plus littéraire aussi, pour aborder tous ces sujets. Et c'est plutôt l'impact psychologique de la précarité sociale et de la misère intellectuelle qui va retenir toute son attention. Ainsi, l'auteur met fin à la dichotomie entre *extérieur* et *intérieur*, *vie subjective* et *vie sociale*. Pour Janis Otsiémi, il s'agit d'exprimer l'état psychologique d'une jeunesse africaine qui ne pose plus les problèmes en terme de tradition et de modernité et qui n'attend rien de l'État, celui-ci ayant

³ Cheick Hamidou Kane (1961). Dans ces deux romans les auteurs analysent la crise du sujet et la question identitaire dans une perspective à dominante philosophique et psychologique.

⁴ Janis Otsiémi aurait pu se ranger du côté des autres écrivains gabonais Hubert Freddy Ndong Mbeng (1992), Maurice Okoumba-Nkoghe (1998) ou plus récemment de Justine Mintsá (2000) pour dénoncer les injustices, l'égoïsme, l'influence pernicieuse des sectes et de l'argent.

cessé depuis longtemps d'exister. L'auteur a conscience de vivre un moment dramatique de l'histoire africaine. En ce sens, l'imagination poétique de l'auteur opère essentiellement sur les conséquences des faits sociaux et politiques et non sur les faits eux-mêmes. Il démystifie ainsi la critique sociale et politique telle qu'elle a été privilégiée par une génération entière d'écrivains africains, qui pensaient cerner la réalité africaine par une analyse sociologique, pour privilégier la restitution d'états intérieurs.

Dans ce roman d'une centaine de pages environ l'auteur donne la parole à un jeune habitant d'un quartier pauvre de Libreville, qui raconte sa descente aux enfers, sa progressive rupture avec tout ce qui l'entoure, comme une sorte d'extinction de sa personne après la transplantation. Ici chaque action est révélatrice, car tout semble avoir une valeur symbolique : l'accident, la transplantation, la recherche de l'Autre, et enfin le suicide. À y regarder de près, ce ne sont pas seulement les premières pages, mais le roman en entier qui pourrait être une œuvre sur le *dissensus* entre l'individu et la société, la conquête du mouvement et la quête identitaire.

L'œuvre s'articule exclusivement autour de Loye, le personnage principal dominant de très loin par sa complexité l'ensemble de son entourage. Il apparaît dès l'incipit posant la question du lieu (*ubi?*) et celle encore plus cruciale de l'orientation :

Où suis-je ? Tout est sombre, sombre devant moi, derrière moi, au fond de moi. Chaos, vide, puits sans fond, immense tableau noir que trouent par moments les lueurs d'une lumière frétilante, semblable à celle qu'émettent, à la nuit tombée, les lucioles. (Otsiémi, 2001 : 7)

Cette question fondamentale de l'œuvre soulève un problème crucial dans l'économie du discours critique africain : le statut du Sujet, son identification, le

rapport au lieu, à l'action et aux valeurs mythiques fondatrices de l'inconscient collectif. En concentrant son récit sur le statut du Sujet, Janis Otsiémi transgresse le cadre rassurant du roman social et dépasse les constructions narratives traditionnelles; il introduit une "technique de la dispersion" qui rend le sens complexe. La combinaison de genres (prose et poésie) et de modes narratifs opposés comme le tragique et le comique, le rêve et le réel, crée un univers imaginaire complexe qui modifie les codes de lecture.

L'intérêt de l'œuvre d'Otsiémi réside d'une part dans la superposition des identités et d'autre part dans la mise en scène de cette quête identitaire par un jeu de dédoublement. Le héros fait de son existence un objet de spectacle. Par ce jeu Loye, le héros narrateur *je*, s'adresse à la fois au lecteur, à l'Autre et à lui-même. Ici, il n'y a pas de différence sensible entre le rêve et le vécu, le présent et le passé, lui et moi :

Je marche au gré de la brise légère qui souffle faiblement sur le quartier, de l'âcre odeur qui embaume la nuit, du son des pas qui raclent l'asphalte de l'autre côté du trottoir. Pendant combien de temps ai-je filé et dois-je encore filer cette flamme rouge, ces pas secs sur l'asphalte, ce corps sans forme précise qui se meut dans la pénombre ? Peut-être des secondes, des minutes, des heures, des jours, des années, des décennies. Enfin je ne sais plus. [...] Je comprends sans peine que cette Ombre contre laquelle je tente de me défaire sans cesse n'est pas la mienne, chose que je sais depuis fort longtemps, mais plutôt celle de l'Autre, du corps de cet organe étranger qui vit en moi. (*Id.* : 89-90)

Une distinction fondamentale apparaît donc dans le choix de la méthode et des objectifs, et dans la manière d'aborder les thèmes. Alors que bon nombre d'auteurs africains, écrivant pour l'essentiel à partir de leur lieu d'exil (Paris, Londres), avaient fait l'expérience de la colonisation et des systèmes post-

coloniaux avec leur lot d'abus et d'injustices, les écrivains nés au milieu des années 1970, désabusés et ne jouissant d'aucune reconnaissance internationale, sans capital symbolique, insistent surtout sur l'Afrique de l'intérieur; intérieur exprimant aussi bien le lieu géographique, le lieu psychique que le lieu symbolique. Très jeunes, ces auteurs écrivent moins pour dénoncer une situation sociale et politique difficile que pour décrire un mal-être profondément ressenti. Confronté à un espace aliénateur Loye constate avec amertume que *tout est sombre* (*Id.* : 7). Pour un être dépressif et désespéré, il ne s'agit pas seulement du temps qui n'avance pas, d'une attente chimérique de changements sociaux et politiques mais, au sens baudelairien, du dégoût de la vie⁵, qui rend l'existence insupportable.

⁵ Par son jeu intertextuel, Janis Otsiémi semble être en quête de légitimité. Il n'est pas un chapitre où il ne fasse preuve de son érudition. Notons que par ces citations, l'auteur se rattache à la tradition des expressionnistes français et au courant lyrique de l'après-guerre. En quatrième page de couverture, il cite *Poteaux d'angle* d'Henri Michaux, et *L'Été* d'Albert Camus. Dans son texte outre le roman *À la recherche du temps perdu* de Proust (*Id.* : 64), l'auteur cite quelques vers de Baudelaire sans en préciser l'origine (*Id.* : 8). Plus loin ce sont plusieurs passages d'*Une saison en enfer* d'Arthur Rimbaud qui sont cités (*Id.* : 40). L'influence du courant expressionniste est sensible avant tout dans l'atmosphère de l'œuvre : les auteurs cités, les thèmes, et dans une certaine mesure le style. L'auteur semble d'abord avoir été fasciné par l'écriture de Baudelaire, Proust et Michaux, dominée par les réflexions d'ordre philosophique et métaphysique où les symboles abondent. Il est intéressant de noter qu'Otsiémi est l'auteur de deux courts articles sur *Le théâtre de l'absurde* et sur *Le miroir* parus dans le magazine *L'Air du Temps*. De plus, il semble avoir été fasciné par la personnalité de ces auteurs. Car il s'agit dans bien des cas d'hommes qui se cherchent continuellement, d'écrivains toujours en chemin qui tâtonnent et qui n'hésitent pas à nous faire part de leur scepticisme et de leur angoisse. L'influence la plus concrète semble avoir été celle de Proust. Comme l'auteur de *À la recherche du temps perdu*, Janis Otsiémi observe le monde et le moi. Rappelons que la grande découverte de Proust est que le monde s'ordonne non seulement autour de nous, mais qu'il est en nous-même. Tout comme le héros proustien, Loye est mu par deux questions fondamentales qu'il pose plusieurs fois dans le récit : *Où suis-je ?* (*Id.* : 7), *Qui suis-je ?* (*Id.* : 34).

2. Conquête du mouvement et recherche d'un avenir

Né en 1976, publiant son œuvre après 1990, ses années de formations scolaires coïncident avec les années cruciales des changements politiques. Les mouvements sociaux, la crise économique aggravée par la dévaluation du franc CFA, les années scolaires invalidées donnent lieu à des phénomènes de paupérisations qui créent ainsi les conditions psychologiques nouvelles. Janis Otsiemi voit autour de lui ces différentes formes de misère, il connaît les malheurs immenses de sa génération. Mais il sait aussi que les espoirs d'un changement sociopolitique qui ont marqué le début des années 1990 ne sont plus de saison : il faudra attendre longtemps pour que la situation sociale et politique change et que les conditions de vie s'améliorent. L'auteur sait également qu'il vient après les espoirs, après l'illusion d'un mouvement révolutionnaire qui, au fil des années a fini par se désintégrer laissant place à un sentiment général de résignation⁶. Dans son roman il nous présente un personnage principal jeune parfaitement sensible à la situation de ses congénères. En ce sens, Loye peut être perçu comme une construction symbolique, un prototype et un représentant de bien des jeunes, asphyxiés physiquement et psychologiquement par l'environnement sociopolitique. L'auteur se sert souvent du monologue intérieur pour exprimer d'une manière désabusée le sentiment de désillusion ou l'impression d'absurdité que le personnage principal ressent :

J'ai beau marcher, courir, prendre la mer, la brousse, voler comme Icare, je me retrouve au même endroit. Sans départ, sans port fixe. Je suis une épave en mer parce que je suis sur la balance de la vie et de

⁶ Ce sentiment de résignation est également perceptible dans le refus des populations de prendre part aux élections présidentielles, législatives et municipales. Le taux d'abstention au Gabon avoisine les 80 pour cent ces dernières années. De ce point de vue, le suicide de Loye peut être interprété comme le refus de cette nouvelle identité; celle d'un électeur qu'on achète à grands coups de billets et de bouteilles de bière, et qu'on ignore une fois élu.

la mort. Je plonge du côté de la "Mort". Je tourne en rond, je m'embourbe ! La roue, elle tourne, elle roule ! Je suis dans une coquille d'œuf ! (Id.: 10)

Dans ce roman chargé de toutes les métaphores de la mort physique et morale, Janis Otsiemi traduit parfaitement le destin d'une jeunesse errant dans une ville-tombeau. Libreville est un Enfer, domaine de la mort à chaque instant présente. Le rapprochement Libreville / la Mort est riche de sens. Cette construction, qu'on peut considérer comme une forme d'oxymoron, a pour rôle d'indiquer le développement de la capitale gabonaise vers un univers qui dévore l'homme physiquement et intérieurement. Autrefois créée par des esclaves libérés, prospère après le *boom* pétrolier des années 70, la capitale gabonaise, dont les matitis ont largement été décrits par H. F. Ndong Mbeng (1992), s'est progressivement transformée en ogre. Village de liberté, lieu de paix et d'espoir de par son origine, Libreville est devenue au fil des années une métaphore de la mort ; le lieu de la perte morale et intellectuelle. Le topos de la ville moderne comme lieu de perdition par excellence prend toute son ampleur dans cette représentation. Certaines de ses occurrences semblent n'avoir d'autre fin que de signifier Libreville comme l'autre du paradis. Loye, le jeune héros, est emmuré dans le huis clos de la solitude, de la souffrance et de la maladie. Le seul recours contre cette déchéance quasi irréversible semble être le suicide :

Non, je ne redoute pas la mort. J'ai plutôt peur, peur de ne plus pouvoir vivre dans ce coin adorable, rempart des résidus de la société. Peur de ne plus pouvoir renifler, à l'aube, aux vêpres comme au crépuscule, l'odeur pestilentielle des poubelles, des eaux usées et stagnantes formant des étangs derrière les maisons. Peur de ne plus pouvoir partager mes repas avec les rats et les cafards. Peur de ne plus pouvoir nourrir les moustiques de mon sang. (Id. : 57)

Voilà une option qui peut surprendre : Loye regrette de ne plus pouvoir partager ses repas avec les rats et les cafards⁷. *C'est fou*, dit-il, *ce qu'on peut s'attacher aux choses qui nous nuisent ! (Ibid.)*. L'ironie du personnage principal illustre bien la négativité existentielle de la jeunesse africaine, qui regarde l'avenir avec beaucoup d'appréhension. La résignation, qui fait aujourd'hui place aux années de dénonciation, constitue le paradigme d'une distanciation sceptique d'un Sujet revendiquant le choix de la mort comme forme de libération.

Le thème de la mort fonctionne dans l'œuvre sur un mode symbolique. Loye ne trouve la sérénité que dans et par la mort. Il a même conscience de sa déchéance et de la mort qui le guettent : *J'attends comme un homme lassé des chaînes et du vertige du jeu de la vie attend la mort (Id. : 99)*. Saisi dans l'immobilisation négative, l'absence de joie, opprimé de toute part, il semble bel et bien relever du royaume de la mort plus que de la vie. Notons que la fin de la vie n'est pas ressentie comme une perte véritable, ni même imaginée comme telle. En revanche, des acceptions métaphoriques du terme *mort* se chargent de menaces réelles : la mort signifie ici exclusion, privation de mouvement, occultation de l'avenir, et enfin étouffement du dynamisme. En effet l'environnement social et politique est plusieurs fois montré du doigt comme responsable de ce sentiment de frustration perceptible dans les propos de Loye :

Je pourrais fuir. Partir avec les vagues dont j'imagine le ressac derrière la baie vitrée. Fuir pour dire l'indicible, mêlé à la mer, nappe bleue opaque ou pailletée de mille atomes d'or, être des souvenirs antiques. Fuir pour me délivrer des chaînes rouillées de la vie, de l'œil de Caïn, de la mort. Fuir pour ne plus souffrir les brûlures, le regard de statue, le regard despote du soleil. Mais je sais que les

⁷ Il s'agit d'une réalité quotidienne pour les habitants des quartiers pauvres de Libreville. Ici réalité et fiction se confondent.

vagues houleuses de la mer me repousseront sans délai sur les berges de corail ou de sable fin, mêlé aux cadavres de sardines, d'algues, de fougères, de billes d'Okoumé et de filets de pêche. (*Id.* : 24)

L'exclusion sociale et politique dans l'Afrique des années 1990 a, nous l'avons dit, une importance particulière : l'avènement de la démocratie se conjugue avec la montée de l'égoïsme social, chaque clan s'organise en association de quartier ou de village, et l'élite politique et économique se retrouve dans les cénacles pour mieux défendre ses intérêts. Pour les laissés-pour-compte comme Loye, il n'y a d'autre issue que d'attirer l'attention sur leur sort :

J'irai ce soir
À travers les rues singulières
Des quartiers populaires
Crier mon errance. (*Id.* : 8)

Loye est assurément victime de la crise sociale doublée d'une crise existentielle, qui se manifeste d'une part dans l'errance à travers la capitale gabonaise et d'autre part dans le soliloque. Vues de l'Afrique centrale, ces deux attitudes traduisent un dérèglement psychologique, pire c'est un prélude à la folie. Ainsi, la paupérisation que nous avons évoquée en introduction a un impact tragique sur la vie du personnage principal. Chaque action, chaque réflexion de Loye tend d'ailleurs à exprimer avec la même anxiété, le même désarroi un sentiment de manque et de désorientation totale. Ce sentiment s'exprime sous forme de questions ou de répétitions qui prennent dans le texte un aspect obsessionnel :

On pense les plaies que laissent la vie véritable et les lendemains incertains. On se laisse emporter comme une feuille sous l'emprise du vent, de l'ivresse, des promesses et des prouesses de la Nuit. La Nuit

devient un chemin sans carrefour, sans venelle, sans vernis, un chemin illuminé de mille falots. La fange qui m'obstrue la bouche devient une nourriture qui rassasie mais qui creuse de plus en plus mon ventre. (*Id.* : 10)

Dans la suite du texte le ton se fait plus haletant, les questions s'accroissent, la crise psychologique et identitaire s'exprime avec une plus grande acuité :

Qui suis-je ?
D'où je viens ?
Pourquoi suis-je là ?
Où vais-je ?
Il y a trop de mystères sans clés. (*Id.* : 55)

Cette peur peut paraître surréaliste pour le lecteur étranger. Pour les jeunes habitants des bidonvilles des capitales africaines, elle est une réalité cruelle. Avec une intensité et une lucidité exceptionnelles, Loyo se voit pris au piège de l'existence, capté dans les filets du temps et de l'espace. Bref, il va dénoncer avec son suicide aussi bien cette identité étrangère qu'il ne peut assumer que toutes ces frontières, quelles qu'elles soient, qui limitent sa liberté, rétrécissent le champ de son expérience, l'empêchent de s'épanouir socialement et intellectuellement. Quelque temps après son accident, il pose cette question hautement symbolique :

Je me tords l'esprit. Comment en est-on arrivé là ? Les mots fleurissent sur mes lèvres comme une vague sur les récifs. Aucune importance. Maintenant, j'ai le regard tourné vers l'avenir. Mais quel avenir ? (*Ibid.*)

Quel avenir ? Telle est l'autre question fondamentale de ce roman. Ici l'*avenir* est synonyme de *mort*. C'est un moment d'enfermement existentiel

total: Loye est incapable de trouver la moindre espérance pour justifier ou expliquer la misère et le malheur quotidiens. Contrairement à l'enfermement physique et géographique résultant de causes extérieures, essentiellement sociales, l'enfermement existentiel dépend du sujet seul, qui doit s'efforcer de trouver une issue. Or dans le roman tout mouvement semble impossible, toute tentative de sortir de cette *coquille d'œuf* (*Ibid.*) illusoire. Loye est enfermé dans le temps et dans l'espace. Son âme est écrasée, opprimée par l'impossibilité d'agir sur son destin. *Libreville, ville laminaire, cité interdite* (*Id.* : 69) avec *son raffut quotidien* (*Ibid.*) et *ses passants bruyants* (*Ibid.*) se transforme progressivement en un univers opaque, absurde, où l'âme accablée se referme sur elle-même⁸ et se détruit.

3. La question de l'Autre

Nous avons abordé la question du suicide par rapport à une époque et à un environnement social jusque-là perçu comme un espace pathologique, responsable du dérèglement psychologique de Loye. Nous avons vu que ce dérèglement psychologique était essentiellement la conséquence d'une part de l'apparition dans les capitales africaines d'une précarité grandissante et d'autre part d'une perception spécifique de l'État autoritaire et manipulateur de la société civile (*Cf.* Ricard, 1995). À cela on peut ajouter la naissance d'une classe

⁸ Les préoccupations d'Otsiemi rappellent la littérature d'après-guerre. L'écriture et la thématique sont très proches du style Kafkaïen. Notons que Kafka est l'un des premiers à exprimer dans ses nouvelles et dans ses romans l'angoisse de l'homme pris dans l'engrenage d'une situation inextricable. Aussi bien dans la *Métamorphose* (*Die Verwandlung*, 1915) que dans le *Procès* (*Der Prozeß*, 1925), le héros ne peut s'expliquer le mobile de ses actes. De même que dans *La colonie pénitencière* (*In der Strafkolonie*, 1919) l'officier en charge de l'exécution de la sentence explique que le condamné ne sait pas ce qu'il a fait, ni ce pourquoi il est condamné. Mais contrairement à Kafka qui pense qu'il y a une voie de sortie, le héros d'Otsiemi est résigné.

d'écrivains proches des couches défavorisées (Cf. Ngal, 1994 : 54), souvent directement touchés par la précarité.

Maintenant, il s'agit de revenir sur l'une des questions fondamentales de cette œuvre à savoir le rapport à l'Autre⁹. Chez Janis Otsiemi la question de l'Autre se présente sous deux aspects. Un aspect essentiellement littéraire, le soliloque. Un autre aspect du rapport à l'autre est à la fois physique et métaphysique, la transplantation et son effet sur la perception de soi-même. Dans un premier temps la présence de l'autre est marquée par une voix duelle (protagoniste-narrateur), où l'auteur mêle en permanence narration et réflexion. L'auteur crée un lien intime entre lui et le lecteur virtuel. Plusieurs références intratextuelles, outre leur rôle fonctionnel au niveau de la technique narrative, renforcent cette complicité. Ainsi on peut lire :

La vie, ici, c'est encore et toujours ça. [...] Je descends, je descends au fond du puits, au fond de moi-même sans jamais trouver l'objet de ma quête car la lumière qui jaillit, à mon insu, m'arrache de mon odyssée intérieure et m'abandonne sur ses berges. (*Id.* : 19)

Cet exemple montre bien, que la référence intratextuelle vaut aussi bien pour le lecteur, à qui il est demandé d'imaginer le contexte dans lequel vit Loye. Toute l'œuvre est construite autour d'un commentaire métatextuel qui joue sur le style de l'avertissement au lecteur. Dans un second temps, l'Autre s'identifie

⁹ Le titre du roman, *Tous les chemins mènent à l'Autre*, reprend en substance une question fondamentale des sciences humaines et littéraires, à savoir la relation à l'Autre. Plusieurs auteurs ont abordé cette question, et suggéré des approches théoriques. Tzvetan Todorov aborde cette question dans deux ouvrages : Todorov (1982) ; Todorov (1989). Dans *Nous et les autres* il associe une lecture anthropologique et culturaliste à une approche herméneutique des textes ; les concepts de races, de nation, d'universalisme et d'exotisme servent de contrepoint à une analyse essentiellement consacrée aux classiques français (La Bruyère, Montaigne, Diderot, Rousseau, etc.). Julia Kristeva (1988) analyse dans une perspective à dominante philosophique et psychologique les relations et la perception de l'autre dans le monde occidental de l'antiquité gréco-romaine à nos jours.

dans le texte à la fois à une Ombre et à Lambi, le donateur. En réalité, l'Ombre, Lambi et le personnage principal ne forment qu'une seule et même personne ainsi que le constate plus tard le narrateur :

[...] 'transplantation', 'organe', 'rejet'. Je comprends sans peine que cette Ombre contre laquelle je tente de me défaire sans cesse n'est pas la mienne, chose que je sais depuis fort longtemps, mais plutôt celle de l'Autre, du corps de cet organe étranger qui vit en moi. (*Id.*: 90)

Dans le roman, le soliloque donne lieu à la naissance d'un interlocuteur imaginaire qui est à la fois lui-même et un Autre. Loye a besoin de s'imaginer la présence fictive d'un Autre pour s'assurer de sa propre existence. Mais au fil des jours cet Autre, le double du héros, cette Ombre qui accompagne tous ses mouvements devient une menace pour son équilibre psychique. À l'image de Méphistophélès, l'Ombre apparaît comme une créature satanique qui torture le héros. La réaction de Loye est de ce fait logique : *Il me faut rompre avec elle, lui tordre le cou, briser son sourire cynique, son front olympien, mutiler son corps* (*Id.* : 79).

L'impression de dualité, née de la transplantation du rein nuit, nous l'avons vu, à l'équilibre psychique de Loye. Après l'intervention chirurgicale, Loye ne se voit que comme l'Autre imaginaire et réel ; il se voit l'Autre dans soi-même, mais jamais soi-même comme une entité indépendante et homogène. Cette double identité est très mal vécue. Il la vit comme une sorte d'entre-deux, une véritable scissiparité qui ne peut aboutir qu'au suicide. Ainsi, la recherche de l'Autre donne lieu à la destruction de l'Autre qui n'est rien d'autre qu'une autodestruction :

Le corps raide de Lambi [le donateur] se dessine sous les pâles feux de la lampe et de mes yeux. La familiarité de son visage tuméfié me

trouble car il ressemble maintenant à l'image fidèle, à cette image de moi que je n'ai jamais cessé de rejoindre, d'être, de préserver contre les autres, contre l'Ombre étrangère, contre moi-même, contre le trou d'ombres qui embrume mon cerveau, contre tout et rien. (*Id.* : 100)

En définitive, c'est le meurtre de Lambi qui lui révèle douloureusement sa double identité. Loye reconnaît en Lambi le semblable. En tuant le donateur dont il ne peut accepter l'existence, il se détruit lui-même, dans son être d'homme :

Ce corps gisant là sous mes yeux, c'est le mien – c'est moi. Mes sourires. Mes rires. Mes angoisses. Mes chimères. Mes amours printaniers. Mon histoire. C'est ma vie, ma menue vie, à moi. (*Id.* : 101)

L'auteur donne à ce double meurtre un sens plus vaste et très angoissant applicable à l'ensemble de l'Afrique : la jeunesse abandonnée, confrontée à un espace aliénateur, tente désespérément de sortir de cet état de crise psychologique et de donner un sens à son existence. Désabusée, elle ne peut que cultiver la notion de l'homme révolté et remâcher avec plus ou moins d'ironie le thème du désespoir et du suicide. La critique du système politique et le retrait dans sa tour d'ivoire, attitudes opposées a priori, n'expriment en réalité qu'une seule et même attitude, celle d'un écrivain et plus généralement d'une jeunesse à la recherche d'une voix / voie. Dans cette perspective, la recherche permanente du *moi* serait une lutte désespérée pour sortir de la misère sociale et intellectuelle. Ce qui pousse à l'errance c'est d'une part, sur un plan uniquement littéraire, que le personnage veut échapper à lui-même, à un moi ressenti comme un univers carcéral, et d'autre part, sur le plan social et politique, il veut échapper aux nombreuses frustrations. Bien qu'Otsiemi ne s'intéresse pas

ouvertement à la politique, il n'est pas impossible qu'il ait voulu ajouter ce sens politique à son œuvre.

Conclusion

Cette étude s'est fixé comme but de procéder à une analyse de l'œuvre *Tous les chemins mènent à l'Autre* de Janis Otsiemi en mettant un accent particulier sur l'examen de l'état psychologique du personnage principal et des motifs de son errance. Nous avons pu constater à travers l'analyse que la représentation de Loye, si elle s'inscrit dans une peinture du moi, n'est pas pour autant coupée de la réalité contemporaine mais au contraire, tirait sa raison d'être de nombreux facteurs d'ordre politique, sociologique, littéraire et psychologique. Par rapport au contexte social et politique, Loye est à l'image d'une jeunesse africaine résignée et qui refuse de se laisser modeler par autrui. Il refuse de devenir ce que les autres voudraient qu'il soit. Mais cette imposture qui lui sert de défense contre la société, l'installe dans une aliénation qui fait de lui, malgré tout, le témoin significatif d'un moment de l'histoire sociale du Gabon. Loye est un personnage résigné, qui n'arrive pas à affronter et assumer pleinement les contradictions de son époque et les éléments conflictuels de la crise sociale et intellectuelle. L'effort du personnage principal pour attirer l'attention sur son sort s'est révélé inutile. Le roman se termine sur ce sentiment de lassitude et de résignation qui accompagne le suicide. Le suicide a une portée symbolique. Il exprime deux choses : d'une part, il semble être un acte de rejet de la vie conventionnelle, d'autre part, c'est une manière, pour le personnage d'échapper à lui-même, à un moi ressenti comme une prison.

Dans *Tous les chemins mènent à l'Autre* l'écriture est l'articulation d'un malaise profond. Le héros se sent victime d'un système axiologique mis en

place par une force étrangère, la société, qu'il adopte et rejette en même temps. Cette attitude contradictoire de Loye ne peut conduire qu'à la dérision, à la dégradation et à la détérioration psychique. En insistant sur le sort de Loye, Janis Otsiémi signale à la fois l'échec d'un mouvement démocratique¹⁰ et, chez son héros, la difficulté à la fois historique et psychologique de s'adapter au présent, au réel, à la vie. La mort de Loye a une portée hautement symbolique. Il s'agit d'un héros tragique, au sens où la Grèce antique le définit. C'est-à-dire qu'il n'est pas soumis ni accablé devant son destin, mais l'accepte librement. Ce geste change son désarroi en triomphe. À l'instant de la mort qui est aussi celui du triomphe, Loye atteint l'image qu'il a voulu donner de lui-même; au-delà de son Être temporaire, il devient une image symbolique. Le suicide, condamné dans notre société, se trouve ainsi valorisé, d'autant plus qu'il signifie ici refus de se compromettre. À la suite de J.-P. Sartre, on pourrait dire qu'il refuse l'*existence* pour rechercher l'*essence*. Loye n'a rien d'un mélancolique. Si son destin est tragique, il l'affronte avec beaucoup de courage. La vision finale est la prise de conscience de l'irrévocable défaite, qu'il envisage comme une libération, un soulagement : *libre, j'enjambe le parapet du pont* (*Id.* : 102).

¹⁰ Nous pensons notamment aux mouvements contestataires au début des années 1990 en Afrique. Que sont devenus les anciens opposants ? Plus rien ne subsiste de leur engagement passé. Il semble même pour ce qui est du Gabon qu'il s'agissait d'un engagement politique superficiel et éphémère orienté vers l'enrichissement personnel.

Références bibliographiques

- CAMUS, Albert (1954) *L'Été*, in *Œuvres complètes (Essais)*, Paris, Gallimard (1972).
- KANE, Cheick Hamidou (1961) *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard.
- KAFKA, Franz (1919) *In der Strafkolonie*, Berlin, Klaus Wagenbach (1977).
- KAFKA, Franz (1915) *Die Verwandlung*, Frankfurt/M., Suhrkamp (1999).
- KAFKA, Franz (1925) *Der Prozess*, Frankfurt/M., Fischer (1965).
- KOUROUMA, Ahmadou (2000) *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.
- KRISTEVA, Julia (1988) *Étranger à nous mêmes*, Paris, Seuil.
- MBONDOBARI, Sylvère (2002a) "Écriture et construction identitaire. Les marqueurs socioculturels dans les Matitis de H.F. Ndong Mbeng" dans DION, Robert, LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, RIESZ, János (éds.), *Écrire en langue étrangère. Interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*, Québec, Nota Bene, pp. 245-263.
- MBONDOBARI, Sylvère (2002b) "Tous les chemins mènent à l'Autre. Compte rendu", *Francofonía*, 11, pp. 228-230.
- MICHAUX, Henri (1976) *Poteaux d'angle*, Montpellier, Fata Morgana.
- MINTSA, Justine (2000) *Histoire d'Awu*, Paris, Gallimard.
- MUDIMBE, Vumbi Yoka (1973) *Entre les eaux. Dieu, un prêtre, la révolution*, Paris, Présence Africaine.
- MUDIMBE, Valentin Yves (1979) *L'écart*, Paris, Présence Africaine.
- NDONG MBENG, Hubert Freddy (1992) *Les matitis*, Saint-Maur, Sépia.

- NGAL, Georges (1994) *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan.
- OKOUMBA-NKOGHE (1998) *Le chemin de la mémoire*, Paris, L'Harmattan.
- OTSIÉMI, Janis (1999) "Le théâtre de l'absurde", *L'Air du Temps, Bulletin littéraire*, 3, pp. 9-10.
- OTSIÉMI, Janis (2000) "Le miroir. Entre mythe et modernité", *L'Air du Temps, Bulletin littéraire*, 8, p. 12.
- OTSIÉMI, Janis (2001) *Tous les chemins mènent à l'Autre*, Libreville, Éd. Raponda Walker / Éd. Ndze.
- PROUST, Marcel (1913) *À la recherche du temps perdu*, Paris, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, éd. Jean-Yves Tadié, 1987-1989.
- RICARD, Alain (1995) "La libération de la parole en Afrique francophone 1989 - 1992", dans WYNCHANK, Anny / SALAZAR, Philippe-Joseph (dir.) *Afriques imaginaires. Regards réciproques et discours littéraires 17^e-20^e*, Paris, L'Harmattan.
- RIMBAUD, Arthur (1984) *Poésie. Une saison en Enfer. Illuminations*, Paris, Gallimard.
- SARTRE, Jean-Paul (1946) *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel.
- TODOROV, Tzvetan (1982) *La Conquête de l'Amérique. La question de l'Autre*, Paris, Seuil.
- TODOROV, Tzvetan (1989) *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil.
- UTUDJIAN, Éliane Saint-André (1980) "Le thème de la folie dans la littérature africaine contemporaine (1960-1975)", *Présence Africaine*, 115, pp. 118-147.